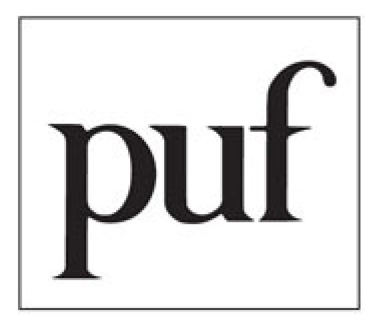


L'Asie Mineure et les invasions arabes (VII e -IX e siècles)
Author(s): Hélène Ahrweiler
Source: *Revue Historique*, T. 227, Fasc. 1 (1962), pp. 1-32
Published by: Presses Universitaires de France
Stable URL: http://www.jstor.org/stable/40949540
Accessed: 19-07-2015 11:17 UTC

L'Asie Mineure et les invasions arabes (VII^e^-IX^e^ siècles)

I

L'Asie Mineure a la veille des invasions arabes. Caractère ethnique et social

Le VII^e^ siècle est marqué par les grandes conquêtes arabes. Les provinces méridionales enlevées à l'empire, l'Égypte, la Palestine, la Syrie, formèrent le territoire du califat installé à Damas. L'Asie Mineure, province maintenant limitrophe du califat, fut de ce fait exposée aux invasions arabes : elles dureront plus de deux siècles, de la seconde moitié du VII^e^ à la fin du IX^e^ siècle, elles marqueront définitivement l'histoire et la vie du pays. Appelée par les sources orientales de l'époque (arabes, syriennes et arméniennes) « pays des Romains [1] », attaquée périodiquement par les troupes arabes (les Sarrasins, Ismaélites, Amalécites, ou Blemmyes, des sources byzantines) [2], l'Asie Mi-

1. Cf. à titre d'exemple les sources arabes réunies par E. W. Brooks, The Arabs in Asia Minor (641-750) from arabic sources, dans *Journal of Hellenic Studies*, t. XVIII, 1898, p. 182-208, et, pour une période plus récente, A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, édition française par H. Grégoire et M. Canard. Bruxelles, t. I, 1936 ; t. II, 1950. Sur les autres sources orientales de l'époque, cf. la liste donnée par E. W. Brooks, The Struggle with the Saracens, 717-867, dans *The Cambridge Medieval History*, t. IV, 1927, p. 806-807.

2. A partir des invasions en Asie Mineure, les sources grecques qui désignent les envahisseurs par l'ethnique Ἄραβες se font rares. Les termes Sarrasins, Ismaélites et Agarènes sont les plus fréquents. L'expression ἀραβικοὶ λύκοι, « loups d'Arabie », est employée pour indiquer la cruauté, indépendamment de l'origine ethnique (cf., par exemple, B. Latyšev, *Menologii anonymi byzantini... quae supersunt*, t. I, Petropoli, 1911, p. 8, et V. Vasilievskij, *Russkoviz. izsledovanija*, t. I, Petropoli, 1893, p. 77). Sur Blemmyes et Amalécites, cf. Miklosich-Müller, *Acta et Diplomata Graeca* (cité dorénavant M. M.), t. VI, Vienne, 1890, p. 60 ;

neure est pour les Arabes la « Rômania » par excellence : ce nom, devenu ainsi terme géographique, finit par être adopté par les sources byzantines, qui l'emploient désormais pour désigner non pas l'ensemble de l'empire, mais seulement les provinces orientales exposées aux entreprises arabes, notamment l'Asie Mineure[1].

La plus importante tâche de la politique byzantine est dorénavant de conserver à tout prix cette province, vitale pour l'empire à cause d'une part de son importance militaire, due à sa position géographique par rapport à la capitale, et au grand nombre de recrues qu'elle fournissait[2], d'autre part à cause de son importance économique, due à ses ressources agricoles et minières[3], dont l'exploitation commerciale et industrielle était facilitée par l'existence d'un réseau routier et urbain particulièrement dense[4].

Quelques remarques sur les caractères ethniques de l'Asie Mineure, sur les problèmes sociaux et culturels qui lui sont propres, sont nécessaires pour comprendre les conséquences des invasions arabes, et pour interpréter certains aspects de la politique appliquée à ce moment par les empereurs grecs soucieux de sauver du péril arabe cette province, dont la population s'était maintes fois montrée hostile à l'esprit de l'empire romain christianisé.

Divers éléments ethniques, de civilisation et de traditions religieuses et culturelles différentes, cohabitaient en Asie Mineure. Des populations autochtones, peu influencées par la culture gréco-romaine, vi-

Théophane continué, Bonn, p. 18 ; *Vie de sainte Théodora de Salonique*, éd. Kurtz, p. 33, 65, etc. A noter que ces termes péjoratifs sont aussi appliqués à d'autres ennemis de l'empire ou de son régime, cf. p. ex. ZEPOS, *Jus Graecoromanum*, t. I, p. 376 ; *Acta Sanctorum*, novembre, II, p. 347, etc. Tous ces termes ont fini par désigner en général les musulmans indépendamment de leur origine : à ce propos, cf. K. MPONNÈS, *Euthyme Malakès, Ta sôzoména*. Athènes, 1937, p. 34.

1. Cf. à titre d'exemple, G. ANRICH, *Hagios Nikolaos*, Leipzig, 1913, t. I, p. 180, 413 ; Théophane, éd. de Boor, p. 345 sq. ; Théophane continué, Bonn, p. 427 ; A. VASILIEV, *Analecta Graecobyzantina*, Mosquae, 1893, t. I, p. 36, etc.

2. Comme le montre le nom d'un grand nombre des corps d'armée (tagmata, arithmoi) de l'époque. A noter que les légions stationnées en Égypte étaient formées en majorité d'orientaux : cf. E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire* (trad. franç.), Paris, Bruxelles, Amsterdam, 1959, t. I, p. 56.

3. Sur les richesses naturelles de l'Asie Mineure, cf., en dernier lieu, D. MAGGIE, *Roman rule in Asia Minor*, Princeton, 1950, t. I, p. 34 sq., et t. II, notes du chapitre : The land and its riches.

4. Cf. W. RAMSAY, *The historical geography of Asia Minor*, London, 1890, publ. Royal geographical society, supplementary papers, t. IV ; M. P. CHARLESWORTH, *Les routes et le trafic commercial dans l'empire romain* (trad. franç.), Paris, 1939 ; et D. MAGGIE, *op. cit.*, t. II, p. 786-802, 901, 1048, 1138-1139, etc., avec une bibliographie étendue.

vaient groupées dans des agglomérations agraires (κῶμαι, κατοικίαι, particulièrement denses à l'intérieur du pays)[1], à côté d'éléments privilégiés, habitants des villes, cadres de l'administration municipale et provinciale, grands propriétaires laïcs ou ecclésiastiques, commerçants opulents, riches fermiers des vastes domaines de la couronne, toujours en conflit avec les communautés rurales voisines[2]. Ces contrastes, aussi vieux que l'installation de Rome et du régime impérial en Asie Mineure[3], sont à l'origine des diverses formes qu'a revêtues le christianisme dans cette région. L'élément indigène a vite, surtout à cause de sa condition sociale inférieure, rallié la nouvelle religion, en lui donnant toutefois la couleur de ses croyances antérieures, d'inspiration mystique[4]. C'est ici qu'ont pris naissance et racine les sectes des marcionistes, novatiens, sabbatiens, apollinaristes, quartodécimans[5],

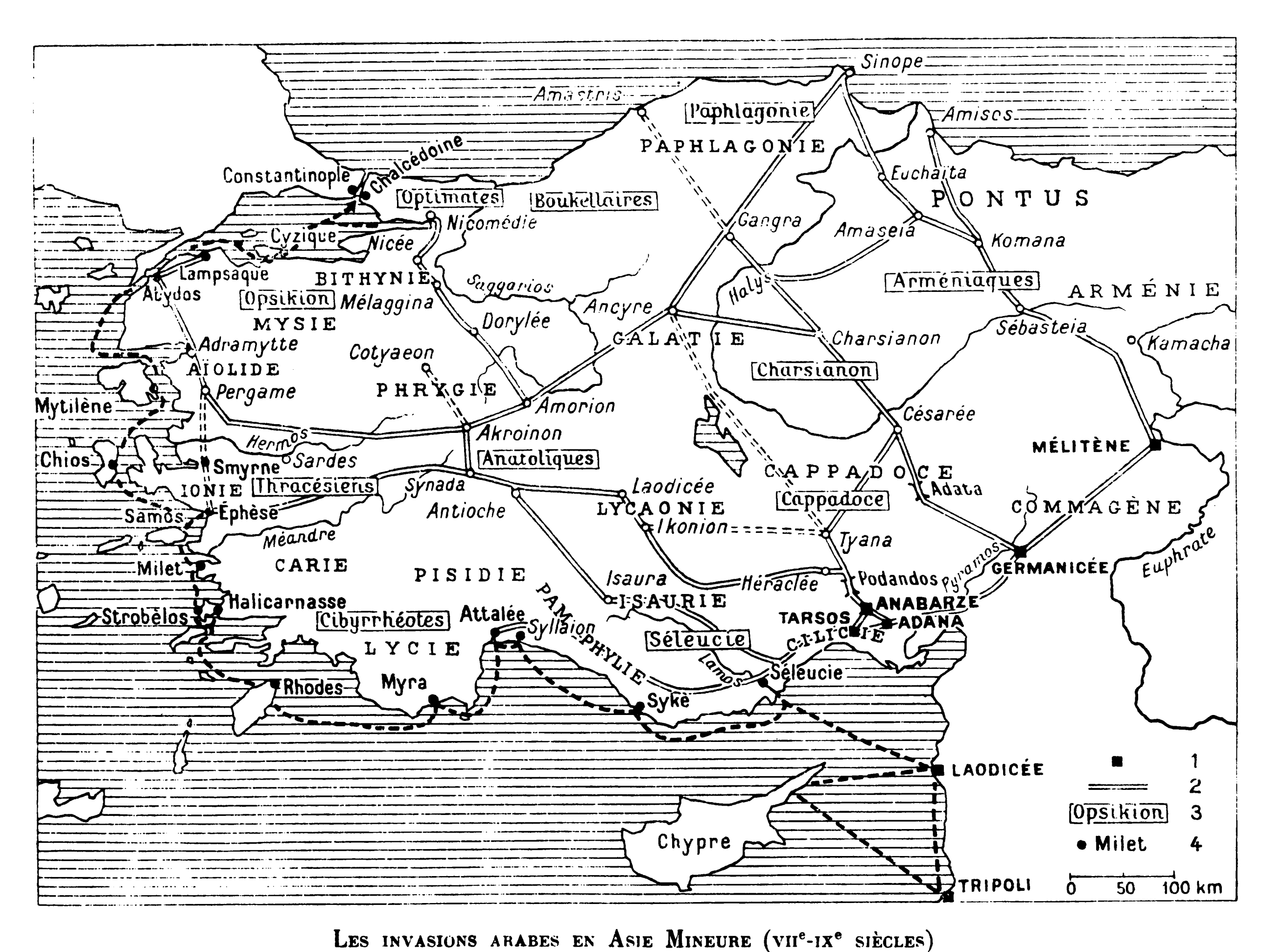
1. Sur la composition ethnique de la province d'Asie et la position sociale de chaque élément, nous possédons un témoignage capital de Cicéron, dont l'analyse est donnée par V. Chapot, *La province romaine proconsulaire d'Asie* (Bibl. de l'École des Hautes-Études, t. CL), Paris, 1904, p. 43-45. Sur les agglomérations rurales, cf. M. Rostovtzeff, *Social and economic history of the Roman empire*, Oxford, 1926, p. 564 ; A. M. Jones, *The cities of eastern Roman provinces*, Oxford, 1937, p. 38-39 ; et D. Maggie, *op. cit.*, t. II, p. 1022, 1024.

2. Zepos, *Jus Graecoromanum*, t. I, p. 14, 18, 20, 22, etc. (Nouvelles de Tibère) ; E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, t. II, p. 749, va jusqu'à considérer que la création par Justinien du moderator d'Hellespont visait à freiner les abus des grands propriétaires de cette région. Sur l'importance de la propriété ecclésiastique, cf., à titre d'exemple, H. Grégoire, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*. Paris, 1922, t. I, n° 2, p. 4, commentaire de l'éditeur.

3. M. Rostovtzeff, *The social and economic history of the Hellenistic world*, Oxford, 1941, t. II, p. 807-808 ; t. III, p. 1523, 1567 ; et surtout, du même, *Social and economic history of the Roman empire*, Oxford, 1926, p. 322 sq., 447-448 et 589.

4. Sur les conditions favorables que le christianisme a rencontrées en Asie et les particularités religieuses de certaines régions, cf. V. Chapot, *op. cit.*, p. 507-532 ; et des remarques générales dans *Cambridge Ancient History*, t. IX (1936), p. 588-589. Le nombre et l'ancienneté des centres du culte martyrial en Asie Mineure témoignent de l'expansion du christianisme dans cette région ; sur ce point, cf. H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs*, Subsidia Hagiographica, t. XX, Bruxelles, 1933[2], p. 144-148 ; *Analecta Bollandiana* (cité dorénavant *Anal. Boll.*), t. LVII, 1940, p. 154 sq. ; et Migne, *Patrologia Graeca* (cité dorénavant *P. G.*), t. CXIV, col. 769 sq., 1281 sq., 1297 sq., 1348 sq., et t. CXV, col. 52 sq., etc.

5. L'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, celle de Socrate et le traité d'Epiphanios sur les hérétiques sont les sources capitales ; pour une période plus récente, les traités des iconodoules sur les hérésies. Parmi les renseignements épars, les plus intéressants sont fournis par les historiens arméniens : cf., à titre d'exemple, Histoire d'Ardzrouni, éd. M. Brosset, *Collection d'Historiens arméniens*, Saint-Pétersbourg, 1874, t. I, p. 135 ; Samouel d'Ani, *ibid.*, t. II, Saint-Pétersbourg, 1876, p. 361, 363-365, etc. Sur les monuments épigraphiques de diverses sectes, cf. *Monumenta Asiae Minoris Antiquae*, t. I, Manchester, 1928 ; et les travaux d'Henri Grégoire, dans *Byzantion* (cité dorénavant *Byz.*), t. I, 1924, p. 695-710 ; t. II, 1925, p. 329-335 ; t. III, 1926, p. 331-411 ; de W. M. Calder, *Byz.*, t. VI, 1931, p. 421-425 ; *Anatolian Studies* (Mélanges W. Ramsay), p. 59-91, etc. ; et surtout, W. Ramsay, *Studies in the history*



LES INVASIONS ARABES EN ASIE MINEURE (VIIe-IXe SIÈCLES)

1. Points de départ des arabes. — 2. Routes des invasions. — 3. Thèmes byzantins. — 4. Villes attaquées par mer.

etc., qui, malgré les différences dogmatiques souvent mal établies, se rejoignent dans l'insoumission à la hiérarchie ecclésiastique. Condamnées, persécutées [1], momentanément soumises, mais jamais entièrement extirpées (elles préoccupent les autorités ecclésiastiques jusqu'à la fin du XI^e^ siècle) [2], ces sectes ont canalisé les aspirations de l'élément défavorisé de la population, les exploitants du sol : leur action a quelquefois menacé, sinon la sécurité de l'État, du moins l'existence même de l'Église officielle.

Sortie victorieuse de la longue lutte qu'elle mena contre les païens (surtout contre l'élément hellénisé et intellectuel des villes du littoral occidental, neutralisé seulement par le succès des mesures de Justinien I^er^ contre le paganisme) [3], l'Église officielle a été amenée à jouer, grâce à une organisation épiscopale particulièrement dense dans cette province [4], un rôle considérable dans la vie économique et administrative [5]. Sa politique sera conforme à celle de Constantinople, de qui elle tient ses privilèges et tire son pouvoir.

Cette diversité de l'Asie Mineure fut encore accrue par l'installation sur son territoire de peuplades étrangères : mesure souvent employée par des empereurs soucieux de renforcer le recrutement militaire. Théodose I^er^ a commencé avec les Goths [6], qui en intelligence avec les

and art of the Eastern provinces of the Roman empire, Aberdeen, 1906 ; DU MÊME, *The cities and bishoprics of Phrygia*, Clarendon Press, t. I, 1895 ; t. II, 1897. Comme travail d'ensemble, cf. G. FREEMAN, Montanism and the pagan cults of Phrygia, dans *Dominican Studies*, t. III, 1950, p. 297-316.

1. Cf., par exemple, les mesures de Justinien I^er^, et même de Léon III. Sur ces points, cf. H. GELZER, *Pergamon unter Byzantinen und Osmanen*, Berlin, 1903, p. 25-30 ; et E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire*, t. II, p. 749.

2. Correspondance de Photius, éd. Valettas, n° 82, p. 409 (= V. GRUMEL, *Regestes du Patriarcat de Constantinople*, Paris, 1935, t. II, n° 540) ; *Anal. Boll.*, t. XI, 1892, p. 156 ; J. DARROUZÈS, *Épistoliers byzantins du X^e^ siècle*, Paris, 1960, p. 275 ; *Skylitzès*, Bonn, 687 ; M. M., t. VI, p. 58, etc.

3. Il semble que la création par Justinien du duc de Lydie visait à mettre fin aux troubles qui éclatèrent après la christianisation forcée des derniers païens : cf. E. STEIN, *op. cit.*, t. II, p. 749. Sur la résistance du paganisme, manifestée par la révolte du philosophe Pamprépius, cf. H. GELZER, *Pergamon unter Byz. und Osman*, Berlin, 1903, p. 23-24 ; et E. STEIN, *op. cit.*, t. II, p. 23. Le succès des mesures de Justinien est illustré surtout par l'activité du monophysite le moine Jean, ensuite métropolite d'Éphèse, en Asie ; sur ce point, cf. E. STEIN, *op. cit.*, t. II, p. 23 ; H. GELZER, *op. cit.*, p. 31-39 ; *Revue de l'Orient chrétien*, t. II, 1897, p. 481 sq. ; et, en dernier lieu, L. BRÉHIER, *Vie et mort de Byzance*, Paris, 1948, p. 24.

4. A titre d'exemple, cf. PARTHEY, *Hieroclis Synecdemus et Notitiae Episcopatum*, Berlin, 1866, pour le nombre d'évêchés suffragants des métropoles de l'Asie Mineure.

5. Cf., par exemple, ZEPOS, *Jus Graecoromanum*, t. I, p. 8 : rôle des évêques dans la nomination des archontes dans les provinces.

6. E. STEIN, *op. cit.*, t. I, p. 194-195. Les Gothograikoi du littoral occidental de l'Asie

Isauriens, peuplade montagnarde et indisciplinée, ont maintes fois causé de graves ennuis à l'empire[1]. Cette politique, malgré les inconvénients qu'elle a présenté aussitôt pour la sécurité du pays, fut appliquée jusqu'aux derniers jours de l'empire[2]. Pour la période des invasions arabes, les sources mentionnent l'installation des Mardaïtes du Liban en Pamphylie et des Slaves de Macédoine en Bithynie par Justinien II, et celle des Turcs dans la région de Sinope par Théophile Ier[3]. Bien que leur importance numérique soit fort discutée[4], et qu'en tout cas le caractère primitif du pays n'en ait pas été altéré, il reste néanmoins certain que ces peuplades ont tenu leur place dans l'histoire de l'Asie Mineure, à cause surtout du rôle militaire que l'empire leur confia[5].

Pour compléter ce tableau, il faut mentionner l'existence, depuis une date reculée, des communautés de Juifs et d'Arméniens[6]; éléments importants surtout dans les villes, mal adaptés aux conditions de la vie byzantine, de traditions religieuses et culturelles étrangères, sinon hostiles[7], à celles de la population indigène, ils ont accentué par leur

Mineure, mentionnés jusqu'au XIe siècle, sont considérés comme les descendants hellénisés des Goths installés dans cette région : cf. K. Amantos, Γοτθογραικοί-Γοτθογραικία, dans *Hellenika*, t. V, 1932, p. 306; A. Pertusi, Constantino Porfirogenito, dans *De Thematibus*, Vatican, 1952, p. 130.

1. Cf. Malalas, Bonn, p. 363, 393; Theodori lectoris, Hist. Eccl., *P. G.*, t. LXXXVI, col. 188 a; Evagerios, Hist. Eccl., *P. G.*, t. LXXXVI, col. 2676 a, etc. Sur l'activité des Isauriens en Asie Mineure, cf. E. Brooks, The Eastern provinces from Arcadius to Anastasius, dans *Cambridge Medieval History*, t. I, 1911, p. 461-480; et E. Stein, *op. cit.*, t, I, p. 237-238, 291.

2. Hélène Glykatzi-Ahrweiler, Recherches sur l'administration provinciale aux IXe-XIe siècles, dans *Bulletin de Correspondance hellénique*, t. LXXXIV, 1960, p. 32 sq.

3. Nicéphore, de Boor, p. 36; Théophane, de Boor, p. 364; Théophane continué, Bonn, p. 112, 125; Génésios, Bonn, p. 53-61; Constantin Porphyrogénète, *De Administrando Imperio*, éd. Moravcsik-Jenkins, p. 94; Cedrenus, Bonn, p. 311; Zônaras, Bonn, III, p. 228-229, 376-377; et A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, t. I. Bruxelles, 1935, p. 124, note 3, 415; G. Ostrogorskij, *Histoire de l'Empire byzantin*, Paris, 1956, p. 148, 161 et note 2, 198; K. Amantos, Mardaïtai, dans *Hellenika*, t. V, 1932, p. 130; du même, Sklavoi, Sklavisianoi..., dans *Praktika de l'Académie d'Athènes*, t. VII, 1932, p. 333 sq.

4. A. Vasiliev, *op. cit.*, p. 24 : bibliographie sur la question; G. Ostrogorskij, *op. cit.*, p. 198, note 1.

5. Hélène Glykatzi-Ahrweiler, *op. cit.*, p. 32-33.

6. A Nicée, Attaleia, Nicomédie, Synada, Amorion (où sont aussi signalés des gitans), dans les villes du littoral occidental, etc. Sur l'installation d'Arméniens dans l'Asie Mineure occidentale, cf. H. Gelzer, *op. cit.*, p. 42-48.

7. Cf., à titre d'exemple, Génésios, Bonn, p. 65 : στασιώτιδος ἀνὰ μέσον Χριστιανῶν καὶ 'Ιουδαίων à Amorion, *Acta Sanctorum* (cité dorénavant *Act. SS.*), novembre, IV, p. 629, 642; et Ardzrouni, éd. M. Brosset, *Collection d'Historiens arméniens*, t. I, p. 88-90, sur leur collaboration avec les Arabes contre les Byzantins : là-dessus, cf. J. Mann, The struggle

présence les contradictions sociales déjà existantes. Il est hors de doute que l'action, ouverte ou latente, de tous ces éléments, étrangers à la fois à l'élite d'origine ou de formation gréco-romaine, et à la population autochtone, a favorisé les dissidences (leur participation active aux divers mouvements de sédition en témoigne)[1] et a facilité la pénétration des ennemis de l'empire, notamment des Arabes.

II

A. — Les invasions arabes

I. *Le mécanisme des invasions.*

Rien de plus monotone que le récit des invasions arabes en Asie Mineure. Les chroniqueurs byzantins, arabes ou syriens, se contentent de signaler brièvement l'expédition de tel chef qui, à la tête d'un contingent plus ou moins important, effectue dès que la saison le permet (printemps et automne) le raid de routine dans le « pays des Romains », dans l'Asie Mineure. Il est souvent difficile d'établir avec précision la date et la durée de l'expédition, ou le trajet des envahisseurs ; cependant, des sources concernant les invasions arabes en Asie Mineure se dégagent les traits suivants : expéditions de conquête, elles dégénèrent vite en incursions périodiques, presque annuelles ; les envahisseurs se contentent de piller et de faire des prisonniers, dont la vente leur procure des ressources non négligeables. L'action militaire arabe prend sur terre la forme de « guérilla » et de « razzia », et sur mer la forme de piraterie. La conséquence est que les Arabes n'ont réussi que provisoirement à occuper une partie, d'ailleurs modeste, du territoire, leurs efforts pour annexer définitivement les régions les plus souvent envahies et pour s'implanter dans le pays ayant entièrement échoué : et cela malgré leur obstination et leurs succès quelquefois foudroyants[2],

between the Omeyad Caliphate and Byzantium... and the messianic hopes entertained by Orient. Jews, dans *Journ. of Amer. Orient. Soc.*, t. XLVII, 1927, p. 364 sq.

1. Les partisans des révoltés Artabasdos (742-744), Bardanès le Turc (803), et surtout Thomas (820-823), étaient dans une large mesure recrutés parmi eux ; cf. plus bas, p. 27, note 1.

2. Sur les invasions arabes en Asie Mineure, cf. E. W. Brooks, The Arabs in Asia Minor (641-750), from arabic sources, dans *Journal of Hellenic Studies*, t. XVIII, 1898, p. 182-208 ; W. M. Ramsay, The war of Moslem and Christian for the possession of Asia Minor, dans *Studies of the Eastern Roman provinces*, Aberdeen, 1906, p. 281-301 ; J. Bury, Mutasim's march through Cappadocia in A. D. 838, dans *Journ. of Hell. Stud.*, t. XXIX, 1909, p. 120 sq. ; R. Guilland, L'expédition de Maslama contre Constantinople, dans *Revue Al-Machriq*,

malgré les moyens mis en œuvre (par exemple les attaques combinées par terre et par mer), malgré enfin les conflits qui déchiraient à ce moment l'Asie Mineure et l'empire entier. Les structures et les traditions du pays attaqué, l'action de la politique impériale sur la population de l'Asie Mineure, sont à l'origine de cette résistance efficace.

II. *Les itinéraires des envahisseurs.*

Les récits souvent confus des expéditions, la difficulté d'identifier nombre de places attaquées, l'habitude des envahisseurs de se diviser en plusieurs colonnes parcourant des régions différentes, leur souci, enfin d'éviter les places fortes et d'attaquer de préférence les agglomérations situées à l'écart des grandes routes suivies par l'armée byzantine : autant de raisons qui rendent difficile l'établissement d'une carte des routes d'invasion[1]. Mais aucune partie du territoire de l'Asie Mineure ne fut entièrement épargnée ; la moins éprouvée fut le littoral de la mer Noire, surtout la partie sud-ouest, la flotte arabe n'ayant jamais franchi le Bosphore.

La Cilicie, rapidement occupée dans sa plus grande partie par les Arabes, devient leur province frontière, base des expéditions vers le Nord, l'Asie Mineure et vers l'Est, la vallée de l'Euphrate, transformée elle aussi, avec Germanicée et surtout Mélitène, en base de départ. Les Arabes entraient le plus souvent en Asie Mineure en franchissant

Beyrouth, 1955, p. 89-112 ; H. Grégoire, Ancyre et les Arabes, dans *Byz.*, t. IV, 1926, p. 437-449 ; t. V, 1928, p. 327-346 ; P. Wittek, Zur Geschichte Angoras im Mittelalter, dans *Festschrift für G. Jacob*, Leipzig, 1932, p. 329-354 ; P. Peeters, Glanures martyrologiques, dans *Anal. Boll.*, t. LVIII, 1940, p. 105 sq. ; et le travail capital de E. Honigmann, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches von 363 bis 1071*, Bruxelles, 1935. Sur les luttes arabo-byzantines en général, cf. E. W. Brooks, The campaigns of 716-718..., dans *Journ. Hell. Stud.*, t. XIX, 1899, p. 19-33 ; J. Wellhausen, Die Kämpfe der Araber mit den Römern in der Zeit der Umaïjiden, dans *Nachrichten d. Köngl. Gesels. d. Wissensch. Göttingen, phil.-hist. Klasse*, Heft 4, 1901, p. 414-447 ; C. H. Becker, The expansion of the Saracens, dans *Cambr. Med. Hist.*, t. II, 1913, p. 329-364 ; E. W. Brooks, The struggle with the Saracens, *ibid.*, t. IV, p. 119-138 ; M. Canard, Les expéditions des Arabes contre Constantinople dans l'histoire et la légende, dans *Journal asiatique*, 1926, t. CVIII, p. 61 sq. ; du même, *Histoire de la dynastie des H'amdanides*, Publication de la Faculté des lettres d'Alger, IIe série, t. XXI, Alger, 1951, p. 714-862 (sur l'Asie Mineure) ; et surtout l'œuvre capitale de A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, éd. franç. par H. Grégoire et M. Canard, Bruxelles, t. I, 1935 : tableau chronologique des événements (820-867), p. 437-445.

1. Sur les divers itinéraires arabes du Moyen Age en Asie Mineure, cf., surtout, E. Honigmann, Un itinéraire arabe à travers le Pont, dans *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves*, t. IV, 1936, p. 270 sq. ; cf. aussi J. Anderson, The road system of eastern Asia Minor with evidence of byzantine campaigns, dans *Journ. Hell. Stud.*, t. XVII, 1897, p. 22-44.

le Taurus aux défilés de Podandos[1]; la Cappadoce et la Lycaonie étaient alors leurs premières étapes. De la Cappadoce ils poussaient vers la Galatie et la Paphlagonie, pour aboutir en suivant la vallée de l'Halys au littoral pontique. De la Lycaonie ils se dirigeaient soit vers la Phrygie et la Bithynie, pour aboutir par la vallée du Sangarios au littoral du Pont et de la Propontide, soit vers la Phrygie et la Pisidie : par les vallées du Lycus, du Méandre, de l'Hermos, ils atteignaient le littoral égéen ; ils y trouvaient l'appui de leur flotte, dont la présence, fréquente dans la mer Égée, était souvent aussi signalée dans les eaux de la Propontide. L'appui de la flotte était nécessaire quand les Arabes de Cilicie entraient en Asie Mineure en suivant le littoral isaurien. Ils pouvaient alors soit continuer vers la Pamphylie, soit emprunter la vallée du Lamos et pénétrer en Isaurie, d'où par la Lycaonie et la Pisidie ils arrivaient en Phrygie, carrefour des itinéraires qui aboutissaient à la mer Égée et à la Propontide.

Les troupes venant de la Commagène (Germanicée) pouvaient, soit pénétrer directement en Asie Mineure en franchissant le Taurus aux défilés d'Adata[2] (elles atteignaient alors la Cappadoce dans la région de Césarée, où elles se réunissaient avec l'armée venant de la Cilicie), soit atteindre par la vallée de Pyramos la Cilicie et, renforcées par d'autres groupes d'envahisseurs, entrer en Asie Mineure par les défilés de Podandos ou par les côtes isauriennes. Les armées, enfin, partant de la vallée de l'Euphrate (Mélitène) pouvaient, soit rejoindre la Commagène au sud et emprunter un des itinéraires mentionnés plus haut, soit pousser vers le nord à travers l'Arménie occidentale (Armenia Quarta) et se diriger vers le Pont et la Paphlagonie pour aboutir, par la vallée de l'Halys, au littoral. On distingue ainsi, selon le point de départ et les objectifs visés, plusieurs axes d'invasion : ils aboutissent tous par la vallée d'un fleuve au littoral de l'Asie Mineure[3]; ils sont marqués chacun par une série de villes cibles. Voici les plus importantes parmi celles que les sources mentionnent à propos des invasions. Des défilés de Podandos les Arabes pouvaient se diriger soit vers Tyana-Césarée-Charsianon-Ancyre-Gangra pour aboutir à Sinope et Amas-

1. Sur le passage des Portes ciliciennes, cf. M. Canard, *Histoire des H'amdanides...*, p. 282-285.

2. Sur la localisation d'Adata, cf. E. Honigmann, *Die Ostgrenze...*, *sub verbo*.

3. Les invasions s'arrêtaient obligatoirement au littoral ; caractéristique est l'anecdote que Génésios rapporte : quand Amer atteint avec ses troupes le Pont-Euxin, il ordonne de battre la mer qui l'empêche de continuer sa marche (Bonn, p. 94).

tris, soit vers Héraclée (de Lycaonie)-Iconion-Laodicée (Kékauménè)-Amorion-Médeia-Dorylée pour aboutir à Nicée et même Nicomédie et Chrysopolis. Des côtes isauriennes ils pouvaient se diriger soit vers Séleucie-Sykè et pousser jusqu'à Syllaion et Attalée, soit vers Isaura-Antioche (de Pisidie)-Synada-Akroïnon et continuer par Amorion jusqu'à Nicomédie, par la vallée du Méandre jusqu'à Éphèse, ou par la vallée de l'Hermos jusqu'à Sardes, et même Pergame, Adramyte et Abydos. De Germanicée et de Mélitène, les Arabes se dirigeaient vers Sébastée-Néocésarée-Amaseia avec Amisos comme but final, ou Euchaïta et Ancyre, en traversant l'Halys. La région délimitée dans ses grandes lignes par Césarée-Ancyre-Amorion-Dorylée formait le lieu de rassemblement des troupes arabes, quels que soient leur point de départ et leur but final. Elle est à coup sûr une des régions les plus éprouvées par les invasions.

Toutefois, il faut noter que les Arabes ont rarement réussi à parcourir un des itinéraires dans sa totalité, ou à enlever les grandes villes se trouvant sur leur passage[1]. D'habitude leur action se limite au pillage de la campagne de Cappadoce, de Lycaonie et d'Isaurie (ils ne sont arrivés au littoral qu'au cours de quelques grandes expéditions de conquête restées par ailleurs infructueuses), ils se contentent d'enlever des forteresses, comme, par exemple, Koron, Loulon, Mélouos, Andrasos, etc.[2], dont l'occupation leur permet de se replier après des raids locaux et de préparer les expéditions de plus grande envergure. Les régions côtières de l'Asie Mineure n'ont véritablement souffert que des attaques navales.

III. *Les attaques navales.*

A partir du moment où Moawia eut construit, d'abord pour attaquer Chypre (649), puis à Tripolis avec l'aide des Grecs de Syrie (655), la première flotte arabe, les invasions en Asie Mineure furent combinées avec les expéditions navales[3], dont le but était de soutenir l'action de

1. Tyana est presque la seule exception ; elle fut prise par Maslama, et ses habitants πρὸς τὰ Σαρακηνῶν ἤθη ἀπῴχοντο (Nicéphore, de Boor, p. 43) ; redevenue byzantine, elle fut de nouveau occupée par Ma'mun et définitivement abandonnée par Mutacim (M. Canard, *Histoire des H'amdanides*, p. 717). Le sac de villes importantes, comme par exemple Césarée, Amorion, Ancyre, Amisos, Éphèse, Pergame, Abydos, etc., effectué pendant quelques invasions de grande envergure, ne fut jamais transformé en occupation durable.

2. Sur la localisation de ces forteresses, cf. E. Honigmann, *Die Ostgrenze*, p. 42 sq.

3. Théophane, de Boor, p. 345-346 ; Michel le Syrien, trad. franç. par J. Chapot, Paris,

l'armée de terre en transportant des troupes et des vivres, et surtout d'attaquer le littoral vers lequel se dirigeait le gros de l'expédition[1]. Les côtes de la Pamphylie, de la Lycie et de l'Ionie ont été les plus exposées, la flotte arabe appareillant de Syrie (Laodicée, Tripolis), ou d'Égypte (Damiette), et plus tard de Cilicie (Tarse) et de Crète. La Propontide, plus éloignée et protégée par les détroits de l'Hellespont et par la flotte byzantine basée à Abydos et Lampsaque, n'a subi que les contre-coups de quelques grandes expéditions navales dirigées contre la capitale même de l'empire[2] : la péninsule de Cyzique était alors la plus exposée[3]. En revanche, l'action de la flotte s'est révélée particulièrement dangereuse contre les îles de la mer Égée qui, nombreuses et dispersées, ne pouvaient compter pour résister que sur leurs propres moyens. Leurs forteresses, construites et gardées par la population, ont rarement résisté aux attaques des pirates. Même les grandes îles voisines de l'Asie Mineure, comme Rhodes[4] et Chypre[5], furent souvent pillées et longtemps soumises aux Arabes.

La situation dans la mer Égée fut singulièrement aggravée après la prise de la Crète par les Arabes d'Espagne (en 827)[6], dont ce grand

1899-1904, t. II, p. 445 ; et Élie de Nisibe, trad. franç. par L. Delaporte (Bibl. de l'École des Hautes-Études, t. CLXXXI), Paris, 1910, p. 86. Sur l'activité maritime des Arabes, cf. le travail récent de Ekkehard Eickhoff, *Seekrieg une Seepolitik zwischen Islam und Abenland*, Saarland, 1954 (exemplaire ronéotypé).

1. La recherche du bois pour la construction des navires (cf. M. Lombard, dans *Annales*, t. II, 1959, p. 34-54 ; Nicéphore, de Boor, p. 50 ; Théophane, de Boor, p. 385, etc.) est un but important des raids maritimes : cependant il ne faut pas en exagérer la portée.

2. M. Canard, Les expéditions des Arabes contre Constantinople..., dans *Journ. asiat.*, t. CVIII, 1926, p. 61 sq.

3. Nicéphore, de Boor, p. 32, 54 ; Théophane, de Boor, p. 354-355 ; Zônaras, Bonn, III, p. 224 ; Léon Grammairien, Bonn, p. 160 ; Cedrenus, Bonn, II, p. 262, etc.

4. Rhodes a été saccagée en 654 par la flotte de Moawia ; cf. Théophane, de Boor, p. 345-346, suivi par Constantin Porphyrogénète, *De Administrando Imperio*, éd. Moravcsik-Jenkins, p. 84, 88 ; les sources orientales (E. Brooks, *The Arabs in Asia Minor*, p. 187 ; Élie de Nisibe, trad. franç., p. 85, etc.) situent la prise de l'île vers 672-678.

5. L'île investie par les Arabes en 648/649 jouit, à la suite de la paix conclue entre Arabes et Byzantins en 688, d'un statut particulier : ses revenus (comme ceux de l'Arménie et d'Ibérie) étaient partagés entre les deux puissances, ce qui créait une sorte d'autonomie administrative de l'île ; cf., sur ce point, R. Lopez, La politique commerciale au Moyen Age, dans *Annales*, t. IV, 1949, p. 402 ; et, surtout, R. J. Jenkins, Cyprus between Byzantium and Islam, A. D. 688-965, dans *Studies presented to D. M. Robinson*, 1953, p. 1006 sq. Plusieurs sources ont conservé des échos de cette double domination ; cf., par exemple, *Act. SS.*, novembre, IV, p. 638 ; Nicolas Mystikos, *P. G.*, t. CXI, col. 32 ; *Correspondance de Photius*, éd. Valettas, n° 213, p. 527 (= V. Grumel, *Regestes du patriarcat de Constantinople*, n° 534), etc. Le statut du condominion est connu par Théophane, éd. de Boor, p. 363, que suit Constantin Porphyrogénète, *De Administrando Imperio*, éd. Moravcsik-Jenkins, p. 94.

6. Cf. un exposé détaillé des événements par A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, t. I,

exploit maritime accrut le prestige, et par le développement de la flotte cilicienne des émirs de Tarse, qui, s'étant assuré le contrôle de la mer Pamphylienne, étendirent leur activité jusqu'aux rivages de la péninsule grecque[1]. La région d'Éphèse et de Milet, les grandes îles comme Samos, Chios et Mitylène ont connu leurs attaques[2]. L'action des flottes crétoises et ciliciennes, dont le but n'était que de piller, a paralysé la navigation et le commerce dans la mer Égée, au grand dommage des villes du littoral occidental de l'Asie Mineure. Quand Nicéphore Phocas voulut, partant de la région d'Éphèse, diriger sa flotte contre les Arabes de Crète, expédition qui aboutit à la libération de l'île, il ne trouva que quelques navires de Carpathos capables de lui montrer la route[3]. Ce fait met en lumière les résultats de la piraterie arabe (égyptienne, syrienne, et surtout cilicienne et crétoise) dans la Méditerranée orientale.

Les récits des invasions arabes, par terre ou par mer, font ressortir une constatation : rares sont les grandes villes fortifiées, de l'intérieur ou du littoral de l'Asie Mineure, tombées entre les mains des envahisseurs. Leurs remparts ont résisté aux attaques les plus obstinées. Les Arabes dirigeaient alors leur effort contre les petites places, contrôlant les routes de l'Asie Mineure, dont les populations rurales étaient à coup sûr une proie facile. Retenons cet aspect des invasions : il nous aidera à comprendre les modifications de la structure économique, sociale et démographique de l'Asie Mineure.

p. 49-61 ; et, en dernier lieu, J. Papadopoulos, Ἡ Κρήτη ὑπὸ τοὺς Σαρακηνοὺς (824-961), *Texte und Forschungen zur byz.-neugr. Philol.*, t. XLIII, Athènes, 1948.

1. Cf., par exemple, Cedrenus, Bonn, II, p. 225 (menace d'attaque contre l'île d'Eubée (Euripos) ; Théophane continué, Bonn, p. 453 ; Jenkins, Laourdas, Mango, Nine orationes of Arethas, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XLVII, 1954, p. 30, etc.

2. Des renseignements importants sur les incursions arabes dans la Méditerranée orientale sont fournis par les Vies de saints : cf. Germaine Louillet, Vies de saints grecs pouvant servir de sources pour l'histoire..., appendice n° VIII, dans A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, t. I, p. 431-436 ; ajouter saint Paul de Latros, *Anal. Boll.*, t. XI, 1892, p. 21 (attaque contre Chios) ; G. Anrich, *Hagios Nicolaos*. Leipzig-Berlin, 1913, t. I, p. 171, 188-189, 198, 271, 274, 294, 409, 411 (attaques contre Lesbos et les côtes de Lycie) ; saint Constantin le Juif, *Act. SS.*, novembre, IV, p. 638 (attaques contre Chypre), etc. Sur les incursions maritimes, cf. également Théophane continué, Bonn, p. 357, 388 ; Syméon Magistros, Bonn, p. 701, 723 ; Georges le moine, Bonn, p. 852, 880 ; Cedrenus, Bonn, II, p. 253, 262, 284, 484, 511, 513 ; Zônaras, Bonn, III, p. 572, 589 ; Nicolas Mystikos, *P. G.*, t. CXI, col. 156-157 ; et H. Grégoire, Un captif arabe..., *Byz.*, t. VII, 1932, p. 666-673.

3. Attaleiate, Bonn, p. 223-224.

L'Asie Mineure et les invasions arabes

B. — Les conséquences des invasions arabes en Asie Mineure

I. *Conséquences économiques.*

Les invasions arabes ont marqué par leur ampleur, leur durée et leur caractère toutes les manifestations de la vie de l'Asie Mineure. Directement ou indirectement, elles sont à l'origine d'une nouvelle figure que va prendre ce pays. Les renseignements des chroniqueurs et des historiens de l'époque sont sur ce point rares et parcimonieux ; leur attention n'est retenue que par l'ampleur des dégâts matériels et le nombre des prisonniers. Par contre, les vies de saints [1], destinées à un public populaire, les correspondances, œuvres de témoins oculaires [2], les « tactiques » militaires [3], destinées à une armée constamment en contact avec l'envahisseur, et surtout les textes législatifs [4] permettent de saisir les traits nouveaux.

On imagine facilement les conséquences économiques d'invasions qui ont pour but le pillage : « C'est la rapacité et le gain facile, dit Léon VI, et non la gloire militaire, qui poussent les Arabes à leurs entreprises [5]. » Les conséquences prennent deux formes : recul de l'exploitation, diminution de l'activité commerciale et industrielle ; donc appauvrissement de la population et déclin économique d'un nombre considérable des villes commerçantes.

Les sources soulignent unanimement la dévastation du territoire : dégâts matériels, dommages dont l'importance, vu la nature des incursions, a été surtout ressentie par les populations rurales, que la présence quasi continuelle de groupes d'envahisseurs gênait dans la poursuite de leurs activités agricoles. En outre, les massacres et surtout les rafles de prisonniers, procédé constamment pratiqué par les Arabes au point de devenir un des principaux objectifs de leurs raids, provo-

1. Sur les Vies de saints, cf. plus haut, p. 12, note 2.

2. Particulièrement la correspondance de Photius (éd. Valettas), de Nicolas Mystikos (*P. G.*, t. CXI), et, surtout, J. Darrouzès, *Épistoliers byzantins du X^e siècle*, Paris, 1960 ; cf. aussi les lettres de Théodore Studite (*P. G.*, t. CXI ; Mai, *Patrum Nova Bibl.*, t. VII).

3. Notamment les tactiques de Léon VI (*P. G.*, t. CVII), le traité Περὶ παραδρομῆς πολέμου (Bonn), et Vari, *Incerti scriptores byzantini saeculi X liber de re militari*, Leipzig, 1901.

4. Les novelles des empereurs macédoniens et notamment les novelles sociales ; cf. analyse donnée par P. Lemerle, Esquisse pour une histoire agraire de Byzance, *Revue historique*, t. CCXIX, 2, p. 265 sq.

5. Léon VI, *Tactica*, *P. G.*, t. CVII, col. 952.

quaient une pénurie de main-d'œuvre. Plusieurs mesures des empereurs, surtout des iconoclastes, ont été dictées, nous le verrons, par le souci de pallier les dommages causés à la population rurale.

Les conséquences pour l'activité rurale et marchande se révèlent non moins importantes : elles affectent surtout les populations des villes. Bien que les Arabes n'aient réussi qu'exceptionnellement à mettre à sac les grandes places fortifiées, il est hors de doute qu'ils ont paralysé les communications à l'intérieur du pays. Leur présence presque permanente au centre de l'Asie Mineure, en Phrygie, leur permettait de contrôler les routes reliant la capitale aux frontières orientales, et le littoral pontique au littoral égéen : le commerce de l'empire avec les pays du Caucase a été pour longtemps interrompu. En outre, les succès arabes sur mer ont bouleversé la navigation dans la mer Égée et rendu peu sûres les relations entre Constantinople et le bassin oriental de la Méditerranée : l'interruption du commerce maritime avec l'Occident a grandement gêné l'activité des ports du littoral occidental de l'Asie Mineure, déjà frappés par la baisse de la production. Un commerce des seuls produits de l'agriculture va se ramener maintenant à une échelle locale, avec comme centres les villes fortifiées transformées en marchés régionaux ; l'activité des armateurs d'Asie Mineure se limitera à une navigation de cabotage.

On peut imaginer les conséquences que la baisse de la production agricole et le recul des activités commerciales et industrielles ont eues pour la population urbaine et rurale de l'Asie Mineure, dont la situation économique fut encore aggravée par toutes les charges et prestations résultant des invasions arabes ou de la riposte byzantine. Le passage ou le séjour d'armées considérables, ennemies ou non (les Arabes ont plusieurs fois hiverné dans la province), se traduisait pour la population par une série d'obligations économiques et fiscales, prestations en espèces ou en nature destinées à l'approvisionnement et à l'entretien de l'armée en campagne [1]. Ces obligations, pour une population surtout préoccupée par le rachat des captifs [2], chassée de ses foyers, dépourvue de ses moyens d'existence et condamnée dans une large mesure à l'oisiveté et à l'indigence, étaient écrasantes. Retenons seulement le recul

1. Cf., par exemple, *Jus Graecoromanum*, t. I, p. 23 : συνωναὶ εἰδῶν,, pour l'armée. Cf. également P. Lemerle, *op. cit.*, *Revue historique*, t. CCXX, 1958, p. 43 sq.

2. Cf., à titre d'exemple, Cedrenus, Bonn, II, p. 361 : ἔθλιψε τὸ ὑπήκοον ἐν τοῖς λεγομένοις ἀλλαγίοις (= échanges des captifs).

de la prospérité du pays : il conditionne les problèmes démographiques et sociaux de l'époque.

II. *Conséquences démographiques.*

Les attaques arabes, lorsqu'elles aboutissaient à la conquête du pays, provoquaient l'émigration d'une partie de la population ; lorsqu'elles prenaient la forme d'incursions répétées, elles créaient un mouvement constant de gens errant à la recherche d'un refuge. De toute façon, avec les invasions slaves dans les provinces occidentales, elles sont à l'origine de la politique de repeuplement du territoire et de déplacement de populations pratiquée à ce moment par Byzance.

Le comportement des Arabes vis-à-vis de la population chrétienne de la Syrie et des autres provinces du califat semble avoir été dicté par un esprit de tolérance et de collaboration, nécessaire pour le fonctionnement du jeune État. Au dire de Zônaras, les conquérants ont maintenu en place l'appareil administratif byzantin, seul capable d'assurer la perception des impôts [1]. Bien que les autorités ecclésiastiques de la Syrie, le patriarcat d'Antioche, laissé après une courte interdiction libre de ses mouvements, se plaignent des lourdes charges fiscales grevant le pays conquis [2], rien ne permet de conclure que la situation économique de la population ait empiré du fait de la domination arabe et de la politique fiscale et économique des conquérants. Les sources mentionnent des chrétiens détenteurs de grosses fortunes, capables de racheter leurs coreligionnaires captifs en Syrie, exerçant enfin un rôle important dans l'administration : l'exemple de Jean Damascène et de sa famille en reste la meilleure illustration [3]. Cependant, les sources, particulièrement les vies de saints, signalent, surtout pour la période de la conquête, un mouvement des chrétiens de Syrie vers l'Asie Mineure : on trouve leurs traces dans les régions côtières (Pamphylie, Ionie), ce qui fait supposer qu'ils ont fui par mer. Il s'agit surtout de moines, survivants des grandes communautés monastiques de Syrie, dont la légende fait les fondateurs d'un autre centre important de

1. Zônaras, Bonn, III, p. 271 ; là-dessus, cf. également H. Leclercq, Invasion arabe, dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, Paris, 1921, t. VII, I, col. 1221 sq.

2. *P. G.*, t. XCVIII, col. 1472 d.

3. Vita S. Johannis Damasceni, dans *P. G.*, t. XCIV, col. 437 c, 449 b sq (Jean était πρωτοσύμβουλος du calife, poste plus élevé que celui de διοικητὴς τῶν δημοσίων πραγμάτων tenu par son père) ; cf. aussi C. H. Becker, The expansion of Saracens, dans *Cambridge Medieval History*, t. II, 1913, p. 358.

l'Asie Mineure, le Latros dans la région de Milet[1]. De toute façon, il semble que, passé la période de la conquête, les relations commerciales et autres, d'ordre toutefois privé, entre la Syrie et l'Asie Mineure, ne furent jamais entièrement interrompues. Les sources signalent des voyages de pèlerins d'Asie Mineure aux Lieux Saints, et la présence de commerçants et de marins arabes ou chrétiens de Syrie dans les villes du littoral de l'Asie Mineure ; il est aussi question de gens qui viennent en groupe de Syrie dans l'espoir de faire fortune, et d'autres qui fuient les épidémies ou la famine sévissant dans les provinces du califat[2]. Sans minimiser l'importance de ces mouvements, il est certain qu'il ne faut pas y voir des phénomènes démographiques de grande ampleur. L'exemple des Chypriotes, fuyant en masse au moment de l'occupation de leur île (ils ont été installés en Asie Mineure, et regagneront après quelques années leur pays), est le seul à présenter une certaine importance[3].

De même, le mouvement de population de l'Asie Mineure vers les provinces occidentales de l'empire, provoqué par des invasions arabes, ne semble pas avoir été considérable; bien que les exemples ne manquent pas, ils concernent surtout des moines dispersés après la destruction de leurs couvents[4], rien ne permet de parler d'une émigration systématique de populations micrasiatiques menacées par les Arabes.

Par contre, les déplacements massifs de populations, ordonnés et exécutés par les autorités byzantines en face ou à la suite des invasions, constituent par leur importance un des principaux facteurs des changements démographiques constatés à ce moment. Des empereurs

1. M. M., t. VI, p. 60; *Anal. Boll.*, t. XI, 1892, p. 33-34; *Act. SS.*, mars, III, p. 2 sq.; Vita Nicephori, *Anal. Boll.*, t. XIV, 1895, p. 145, etc.

2. Sur ces points, cf., à titre d'exemple, G. Anrich, *Hagios Nicolaos*. Leipzig-Berlin, 1913, t. I, p. 415; Vita Lazari Galesiotae, *Act. SS.*, novembre, III, p. 515, 542; G. Aufhauser, *Miracula S. Georgii*, Teubner, p. 65; et, surtout, *Vita Antonii Junioris*, éd. Papadopoulos-Kérameus, p. 193. La route vers la Palestine était impraticable seulement pendant les opérations militaires : cf., par exemple, la *Vie de saint Athanase de l'Athos*, éd. L. Petit, p. 44. Les riches s'acheminaient vers Jérusalem escortés d'une garde privée (cf. Les actes des soixante martyrs, éd. Papadopoulos-Kérameus, dans *Société Orthod. de Palestine*, t. XII, Saint-Pétersbourg, 1892).

3. Constantin Porphyrogénète, *De Administrando Imperio*, éd. Moravcsik-Jenkins, p. 224. On remarquera que l'île a été auparavant choisie par Tibère comme lieu d'installation des prisonniers perses (Théophylacte Simocatta, Teubner, p. 143).

4. Vita S. Theodori Studitae, éd. Latychev, dans *Viz. Vremen.*, t. XXI, 1914, p. 270; Vita S. Pauli de Latro, dans *Anal. Boll.*, t. XI, 1892, p. 33-34, etc.

comme Justinien II et Nicéphore Ier ont pratiqué une politique de véritable colonisation[1]. Des mesures politiques, militaires et économiques à la fois, permettaient aux empereurs d'assurer la sécurité du territoire, les populations susceptibles d'intelligence avec l'ennemi étant éloignées, et de renforcer le recrutement militaire et la main-d'œuvre dans les régions éprouvées par les incursions. Nous avons parlé de l'installation par Justinien II et Théophile d'étrangers (Slaves en Bithynie, Mardaïtes en Pamphylie, Turcs dans le Pont), mesure dictée par les besoins militaires : chacun de ces groupes a formé un corps d'armée particulier au service de l'empire[2]. En revanche, ce sont des questions de sécurité qui ont obligé Constantin V à déplacer les populations de Mélitène, de Germanicée et de Théodosioupolis en Thrace[3], Théophile à disperser dans tout l'empire les Turcs qu'il avait installés dans la région de Sinope[4], et Théodora et plus tard Basile Ier à détruire les foyers des Pauliciens de Cappadoce, provoquant ainsi leur fuite massive : on trouve leurs traces jusqu'en Bulgarie[5]. Le souci, enfin, de procurer une main-d'œuvre aux régions éprouvées a conduit Nicéphore Ier à établir en Macédoine une population agraire amenée de l'Asie Mineure occidentale[6]. La reconquête par Byzance des régions fortement influencées par l'Islam, comme, par exemple, la Cilicie, rendra nécessaire le renforcement de l'élément chrétien de ces régions : les autorités ecclésiastiques s'en occuperont[7].

Indépendamment des mouvements de populations entre l'Asie Mineure et les autres provinces, un déplacement de groupes plus ou moins importants se produit du fait des invasions arabes à l'intérieur même

1. Exposé général de cette politique : G. Ostrogorskij, *Histoire de l'empire byzantin*, Paris, 1956, p. 161-163, 220-221.

2. Cf. ci-dessus, p. 6. Ibn Hauqal, dans A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, t. II, p. 419, mentionne l'émigration en territoire byzantin de la tribu arabe des Banū-Habib, évaluée à 10.000 cavaliers ; ils ont obtenu des terres et dévastaient le territoire musulman avec les Byzantins.

3. Nicéphore, de Boor, p. 65 ; Georges le moine, de Boor, p. 66. *Act. SS.*, août, II, p. 435.

4. Théophane continué, Bonn, p. 112, 125 ; Génésios, Bonn, p. 53-61 ; Cedrenus, Bonn, II, p. 311 ; Syméon Magistros, Bonn, p. 626 ; Zônaras, Bonn, III, p. 376-377 ; A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, t. I, p. 124, note 3, p. 415.

5. Génésios, Bonn, p. 56 ; Théophane continué, Bonn, p. 166, 177, 278 ; et A. Vasiliev, *op. cit.*, t. I, p. 124, note 3, 415. Sur leur place dans l'empire après les persécutions, cf. Cedrenus, Bonn, II, p. 209, 236 ; Génésios, Bonn, p. 120 ; Théophane continué, Bonn, p. 166-167, 269, etc. Et H. Grégoire, Cathares d'Asie Mineure, d'Italie, de France, dans *Mémorial L. Petit*, Bucarest, 1948, p. 142-151.

6. P. Charanis, Nicephorus I, The savior of Greece from Slave, dans *Byzantina-Metabyzantina*, t. I, 1946, p. 76 sq.

7. J. Darrouzès, *Épistoliers...*, p. 256.

du pays. Mouvements désordonnés, confus et contradictoires, dictés par le désarroi et le désespoir de foules menacées et résultant d'initiatives privées, ils se laissent difficilement saisir : ils échappent à l'attention des historiens de l'époque. On en devine l'importance en voyant certaines villes grandir et d'autres décliner[1]; en voyant les moines quitter les couvents isolés et se rassembler dans les grands centres monastiques qui se forment à ce moment dans les régions côtières de l'Asie Mineure (Latros, Idè, Olympe, Kyminas, Chrysè Pétra, etc.); en constatant enfin les modifications des structures sociales du pays : nous les discernerons mieux en examinant l'évolution des villes et des campagnes au lendemain des invasions arabes.

Pour compléter le tableau des mouvements de populations, il faut tenir particulièrement compte de l'élément arménien[2]. La présence arménienne apparaît importante dans les régions orientales de l'Asie Mineure (Cappadoce), et sur le littoral égéen (surtout la Propontide). Deux installations de nature et d'origine différentes; l'attitude des populations arméniennes en face des Arabes (comme auparavant en face des Perses) n'est pas toujours la même; elle va de l'hostilité à la collaboration active. En effet, les Arméniens ont souvent participé aux côtés des Arabes à leurs invasions en Asie Mineure[3]. Ils trouvaient plus facilement que les Arabes, d'une part à cause de leur religion et d'autre part à cause de l'existence de vieilles communautés arméniennes dans la région, des attaches leur permettant de s'installer dans le pays envahi, surtout au long de la frontière orientale de Byzance. Ils y tiennent quelquefois pour leur propre compte des forteresses et un territoire d'étendue modeste, et passent par la suite au service de l'empire[4]; les sources (tactiques militaires, textes législatifs) nous les montrent détenteurs de terres, enrôlés dans l'armée byzantine, bien

1. Cf. ci-dessous, p. 30.

2. Sur le renforcement de l'élément arménien en Asie Mineure, cf. P. Charanis. Ethnic changes in the byzantine empire in the seventh century, dans *Dumbarton Oaks Papers*, t. XIII, 1959, p. 23-44.

3. Cf., par exemple, leur expédition contre Byzance à côté d'Omar, Génésios, Bonn, p. 66; Cedrenus, Bonn, II, p. 133; Théophane continué, Bonn, p. 127, 179; Théophane, de Boor, p. 469 : Kamachos rendue aux Arabes par les Arméniens.

4. Tel, par exemple, Kortikios qui détenait la ville frontalière de Lokana (Théophane continué, Bonn, p. 268; Cedrenus, Bonn, II. p. 208), Gourgen et autres (Ardzrouni, éd. M. Brosset, *Collection des Historiens arméniens*, t. I, p. 155 sq., p. 248). Pour le xe siècle, cf., surtout, Constantin Porphyrogénète, *De Administrando Imperio*, éd. Moravcsik-Jenkins, p. 188 sq.

que leur fidélité à l'empire reste toujours douteuse [1]. Entièrement différente semble être l'origine de l'installation arménienne dans les régions côtières. Les sources présentent les Arméniens dans ces régions comme attachés à l'empire, qui leur confie la garde du territoire [2] et l'exercice de hautes fonctions militaires et civiles. Ce n'est pas par hasard qu'une grande partie des stratèges de l'Opsikion que nous connaissons sont d'origine arménienne [3]. Il semble que nous avons là des représentants d'un élément qui, face aux envahisseurs, Perses d'abord et Arabes ensuite, a choisi l'empire : Byzance lui a assuré un foyer et lui a réservé une place importante dans l'administration et dans la société.

C. — La riposte byzantine

I. *Réforme militaire et administrative* : *les Thèmes.*

La riposte militaire a été la première réaction de l'empire aux envahisseurs. Des opérations importantes furent entreprises dès le déclenchement de l'offensive arabe. Elles ont été menées par l'armée que nous connaissons depuis la période justinienne : armée de métier, équipée et payée par l'État, recrutée selon le système du mercenariat, divisée en corps (*tagmata*, *arithmoi*) placés sous l'autorité des *duces*, chefs militaires des provinces. Composée, au dire de Constantin Porphyrogénète, de tous les éléments ethniques de l'empire (ils donnent leur nom aux contingents qu'ils forment) [4], cette armée était répartie selon les besoins dans tout l'empire, indépendamment du lieu d'origine ou de recrutement des soldats. Elle gravitait autour de l'empereur, en principe chef des expéditions et sommet de toute la hiérarchie militaire. Cet appareil militaire, conçu dans l'esprit d'une politique d'expansion, avait mené à bien des guerres offensives qui, quand elles

1. Zepos, *Jus Graecoromanum*, t. I, p. 247 ; Théophane, de Boor, p. 469 : **οἱ προδόται... Ἀρμένιοι.**

2. Constantin Porphyrogénète, *De Ceremoniis*, Bonn, I, p. 667.

3. Cf., par exemple, Théophane, de Boor, p. 380, 400, 413 ; Cedrenus, Bonn, II, p. 199, 434 ; *Izv. Russ. Inst. Arch.* de Constantinople, t. III, 1898, p. 180 ; Montfaucon, *Palaeographia Graeca*, p. 46 ; H. Grégoire, *Recueil des inscriptions de l'Asie Mineure*, n° 5 *bis*, p. 5 ; et, surtout, N. Adontz, Les Tarônites à Byzance, dans *Byz.*, t. XI, 1936, p. 21-42 ; P. Peeters, Histoires géorgiennes, *Anal. Boll.*, t. XXXVI, 1922, p. 28 ; du même, Un colophon géorgien, *ibid.*, t. L, 1932, p. 358-371 ; J. Laurent, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam*, Paris, 1919. Les Arméniens sont signalés dans la région de l'Hellespont pendant le XIII^e siècle, mais en intelligence alors avec les Latins contre Byzance (Nicétas Choniate, Bonn, p. 795, etc.).

4. *De Thematibus*, éd. A. Pertusi, Città del Vaticano, 1952, p. 59-60.

n'aboutissaient pas à un accroissement du territoire impérial, dissipaient du moins les convoitises d'ennemis que cette armée mobile menaçait dans leurs propres foyers. Son dernier exploit : la campagne victorieuse d'Héracleios contre les Perses attaqués dans leur capitale, point final des longues luttes que l'empire avait menées contre les Sassanides. Son premier échec grave : la perte des provinces méridionales sous le choc arabe, perte aggravée par la formation, dans cette partie importante de l'empire, d'un État ennemi et victorieux. Les succès arabes et l'installation définitive du califat dans les ex-provinces byzantines ont mis en évidence les défauts de l'appareil militaire de l'empire et l'urgence de son adaptation à des besoins nouveaux [1].

La défense du territoire impérial contre les attaques organisées des Arabes, en Asie Mineure, et contre la pénétration slave, aux frontières septentrionales, inspire dorénavant la politique concernant l'armée. Timidement d'abord, à titre d'essai, de nouvelles mesures administratives avaient été appliquées dans les régions menacées ou éloignées. Mesures exceptionnelles au début, elles aboutissent petit à petit à une véritable réforme de tout l'appareil militaire et administratif de l'empire : l'ensemble de ces mesures conduit à l'installation du nouveau régime de l'administration provinciale, connu sous le nom de régime des thèmes. Ses traits caractéristiques, qui avec des transformations plus ou moins importantes dureront autant que l'empire, peuvent être ainsi résumés : division du territoire impérial en une série de districts militaires indépendants des anciennes provinces, défendus par une armée régionale, recrutée sur place et placée sous le commandement d'un stratège, chef militaire qui, secondé par des officiers et des fonctionnaires, assume dans la région-thème qui lui est confiée tous les pouvoirs civils et militaires [2]. Les contribuables, citoyens de l'empire [3], participent à la constitution et à l'entretien de l'armée, recrutée et stationnée dans leur ressort fiscal. Les possédants, inscrits dans les registres-cadastres de la province, sont soumis à des obligations militaires qui varient selon la puissance économique de chacun [4]; ils

1. Sur ces points, cf. P. Lemerle, Quelques remarques sur le règne d'Héraclius, dans *Studi Medievali*, 3e série, I, 2, 1960, p. 347-361.

2. Hélène Glykatzi-Ahrweiler, *op. cit.*, p. 8 sq.

3. Léon VI, *Tactica*, *P. G.*, t. CVII, col. 764, 765, où συντελεσταὶ signifie citoyens ; et, surtout, Zepos, *Jus Graecoromanum*, t. I, p. 18 : συντελεσταὶ (ταὐτὸν δὲ ἔστιν εἰπεῖν τοῖς τῶν χωρίων κυρίοις).

4. Il faut se souvenir à ce propos que le sens primitif du terme θέμα est « registre » (cf. F. Dölger, Zur Ableitung d. byz. Verwaltungsterminus θέμα, dans *Historia*, t. IV, 1955,

peuvent s'acquitter soit par l'exercice effectif du service militaire, soit par le versement de sommes affectées aux dépenses militaires. On comprend que cette nouvelle armée provinciale, à qui son mode de recrutement confère les traits d'une armée nationale dans l'acception moderne du terme, était plus apte que des mercenaires, attirés surtout par le gain facile largement procuré par le pillage du territoire ennemi, à mener efficacement des guerres défensives, du déroulement desquelles dépendait l'existence même des foyers des soldats. Ainsi Léon VI peut haranguer l'armée byzantine en ces termes : « Vous qui combattez pour la famille, les amis, la patrie et pour toute la nation chrétienne[1]. »

Les expéditions navales des Arabes et l'accroissement de leur puissance maritime ont obligé les Byzantins à adapter aussi leur flotte aux nouveaux besoins ; une réforme de l'armée de mer s'effectue parallèlement à celle de l'armée de terre. Elle se manifeste par la création des *thèmes* maritimes, des Cibyrrhéotes d'abord, de la Mer Égée ensuite. La flotte impériale, unique formation navale jusqu'alors, qui contrôlait les grandes artères maritimes, avec Constantinople, Abydos, la Sicile et Durrachium comme points d'attache, était une flotte de haute mer composée surtout de dromons, navires lourds. Les incursions navales des Arabes ont rendu nécessaire pour Byzance la construction d'une flotte légère de garde-côtes : la flotte des thèmes maritimes, relevant du commandement provincial, équipée et armée sur place, répondait mieux à la situation créée par la piraterie arabe. Elle est dorénavant, avec la flotte impériale, qui continue d'exister, le moyen dont Byzance dispose, non plus pour revendiquer la thalassocratie que les Arabes lui disputent, mais pour assurer la sécurité de ses frontières maritimes. En outre, l'emploi du feu grégeois, mis au point à ce moment, permettra de lutter contre la flotte arabe dans ses entreprises de grande envergure[2].

p. 189-198), et que Léon III, l'instigateur de l'iconoclasme sous le règne duquel le régime des thèmes semble avoir atteint son plein développement, fut le premier à ordonner dans un but fiscal la déclaration des mariages, et en Italie le recensement régulier des naissances (cf. Zônaras, Bonn, III, p. 263 ; Zepos, *Jus Graecoromanum*, t. I, p. 40, note 1) ; ainsi Léon VI remarquera plus tard que les Arabes, contrairement aux Byzantins, συνάγονται, οὐχὶ ἀπὸ καταγραφῆς στρατευόμενοι, c'est-à-dire que la mobilisation ne se fait point chez eux sur la base de rôles de recensement (*Tactica*, *P.*, *G.*, t. CVII, col. 976).

1. *Tactica*, *P. G.*, t. CVII, col. 949 d. Il faut remarquer que Léon VI dans ses tactiques, et Constantin Porphyrogénète dans son *De Administrando Imperio*, l'un s'adressant à l'armée, et l'autre à son fils destiné au trône de Byzance, font une place importante au monde arabe : il est l'ennemi redoutable qu'il faut connaître pour mieux le combattre.

2. E. Eickhoff, *Seekrieg und Seepolitik...*, p. 15 sq. L'auteur explique par l'emploi du feu

La nouvelle organisation militaire a retenti sur toute l'organisation administrative de l'empire. Le terme θέμα finit par signifier : circonscription administrative, département, province. Les nouvelles régions, dotées d'une armée et d'un appareil administratif propres, placées sous l'autorité d'un militaire de haut rang nommé directement par l'empereur, sont capables de faire face elles-mêmes au danger extérieur : elles jouissent, dans les cadres de l'empire, d'une autonomie que les périodes de crise contribuent à renforcer. Mise en place à cause des invasions et pour leur faire face, la nouvelle administration provinciale se trouve à son tour, par ses aspects politiques (soumission du pouvoir civil au militaire) et fiscaux (participation directe des contribuables aux dépenses militaires), à l'origine de la nouvelle structure sociale de l'empire. Retenons que cet appareil militaire et administratif, conçu dans un but défensif, a pu supporter l'épreuve que les invasions arabes, longues et obstinées, lui ont infligée. Malgré des défaillances passagères, il s'est montré capable d'assurer le contrôle des provinces menacées et de mettre en échec le projet arabe de conquête de l'Asie Mineure. De ce fait, l'action arabe a dégénéré en une longue série d'invasions, dont les conséquences sur la vie de l'Asie Mineure ont été indépendantes de leur succès.

II. *Mesures économiques et sociales. L'iconoclasme.*

On saisit difficilement les mesures que les empereurs ont prises en faveur de la population de l'Asie Mineure, victime des incursions arabes. Il semble que la politique impériale, préoccupée surtout de l'exploitation régulière et efficace des ressources économiques, fiscales et militaires de l'Asie Mineure[1], ait écarté délibérément, du moins jusqu'aux empereurs iconoclastes, toute réforme capable de lui donner une assise en accord avec les traditions et les aspirations de l'élément indigène et sans doute majoritaire. Vus sous cet angle, l'organisation de l'Église officielle d'une part, de l'autre le régime des thèmes, établi d'abord en Asie Mineure[2], semblent bien être les deux moyens dont

grégeois le rétablissement du contrôle byzantin dans la Mer Égée vers la fin du VII^e siècle ; pourtant il ne semble pas que ce contrôle ait été effectif, ni qu'il faille accorder au feu grégeois, employé surtout par la flotte impériale et dans un but défensif, une importance excessive pour la maîtrise des voies maritimes.

1. On en trouve des échos dans les novelles des empereurs de l'époque : cf., par exemple, Zepos, *Jus Graecoromanum*, t. I, p. 9, 17, etc.

2. G. Ostrogorskij, Sur la date et la composition du Livre de Thèmes, et sur la constitution des premiers thèmes d'Asie Mineure, dans *Byz.*, t. XXIII, 1953, p. 30 sq.

le pouvoir central ait disposé, non pas pour résoudre les problèmes sociaux, mais pour contrôler la vie du pays, en étouffant, si nécessaire, les manifestations qui tendaient à le soustraire aux cadres et traditions de l'empire.

En revanche, la politique des empereurs isauriens et de leurs successeurs, notamment le mouvement connu sous le nom trompeur d'« iconoclasme » (le problème religieux n'étant qu'un aspect dans un vaste contexte social et politique), paraît de plusieurs points de vue inspiré par le souci des populations rurales autochtones. L'œuvre de ces empereurs, mal connue, discréditée et étouffée par leurs opposants traditionalistes et sectaires sortis vainqueurs de l'épreuve, semble tendre à libérer le pays de la sclérose où le jetait un attachement irrationnel aux traditions de l'empire romain, en l'armant d'une structure conforme aux besoins des populations agraires, particulièrement denses à l'intérieur de l'Asie Mineure[1], directement exposé aux méfaits des invasions arabes. Ce n'est pas un hasard si l'Asie Mineure est la seule région où l'iconoclasme a trouvé de fervents adeptes, où conflits et passions ont revêtu des formes particulièrement dures[2].

Déclenchée pendant les invasions arabes en Asie Mineure, par des empereurs décidés à parer au danger extérieur, la politique iconoclaste semble répondre aux aspirations d'une population dont la fidélité et l'attachement conditionnaient à ce moment le sort même de Byzance[3]. En effet, après la perte des provinces méridionales et les changements ethniques consécutifs aux invasions slaves en Occident, l'Asie Mineure était appelée à former le noyau de l'empire. Heurtant le fanatisme des moines, influents sur les masses populaires, et surtout les intérêts et l'esprit de l'élite économique, intellectuelle et administrative[4], l'ico-

1. Surtout en Phrygie et en Cappadoce. La vie urbaine était toujours importante dans les régions côtières de l'Asie Mineure : cf. D. Maggie, *op. cit.*, t. I, p. 53-88, etc. ; surtout, A. M. Jones, *The Greek City*, Oxford, 1940 ; et du même, *The Cities of Eastern Roman Empire*, Oxford, 1937, p. 38-39.

2. Sur une géographie du mouvement iconoclaste, cf. D. Zakythinos, *Histoire de l'État byzantin* (en grec), Athènes, 1953, t, I, p. 72-80, avec un aperçu bibliographique ; G. Ostrogorskij, *Histoire de l'empire byzantin*, Paris, 1956, p. 176 sq., donne un exposé détaillé des sources.

3. Il est à remarquer que les ennemis des empereurs iconoclastes les désignent souvent comme partisans de telle ou telle secte hérétique florissant en Asie Mineure : cf., par exemple, *P. G.*, t. CV, col. 493, etc. De ce point de vue, le nom de « isauriens », donné aux empereurs originaires de Syrie, est significatif.

4. Cf., par exemple, Théophane, de Boor, p. 405, où il est question de l'hostilité de Léon III envers les εὐγενείᾳ et λόγῳ ἐπιφανεῖς ; et surtout Zônaras, Bonn, III, p. 276, 284.

noclasme en fin de compte a échoué, du moins sous son aspect religieux. Il avait cependant réussi à rendre évident le besoin d'un changement dans la politique sociale. La « période de l'*ecloga* », justement appelée ainsi par P. Lemerle du nom de l'œuvre juridique des Isauriens[1], a ménagé dans la société byzantine une nouvelle place aux masses rurales, source du recrutement et base économique de l'empire réduit à ses terres grecques.

Deux courants opposés marquent la politique sociale et économique de Byzance pendant la longue période des invasions arabes et des conflits iconoclastes. Chacun traduit un aspect des tendances contraires qui divisent à ce moment les diverses couches sociales : tous deux, la période de crise révolue, laisseront leur empreinte sur la vie sociale du pays. L'un, conservateur, est représenté par les empereurs iconodoules favorisant l'élite économique, l'élément aisé des villes ; l'autre, réformateur, est introduit par les empereurs iconoclastes, soutenant l'élément défavorisé représenté par les masses rurales durement éprouvées par les invasions. Un accommodement des deux tendances sera le résultat de ce long conflit[2].

Les sentiments de justice qui, selon le préambule de l'*ecloga*, animaient les Isauriens[3] (esprit adopté par la suite par les autres empereurs iconoclastes ou de tendance iconoclaste) se manifesteront surtout sur le plan économique et social. Les sources de l'époque toutes d'inspiration iconodoule, seules à nous être parvenues, veulent à tout prix discréditer et minimiser l'œuvre des empereurs iconoclastes. Toutefois, les quelques renseignements épars concernant les mesures économiques, bien que mal interprétées et perfidement présentées, laissent voir le souci qu'avaient ces empereurs de l'élément pauvre de la société byzantine. Constantin V a fait baisser le coût de la vie[4], ce qui a été considéré, Théophane et même le patriarche Nicéphore l'avouent avec regret, comme un signe de prospérité de la population agricole, et

1. P. Lemerle, Esquisse pour une histoire agraire de Byzance, *Revue historique*, t. CCIX, 1, 1958, p. 65. L'importance de la réforme des Isauriens est actuellement fort discutée ; cf., par exemple, G. Ostrogorskij, *Histoire de l'empire byzantin*, Paris, 1956, p. 187 ; D. Zakythinos, *op. cit.*, p. 72-80 ; cependant, on pourra difficilement nier l'œuvre sociale accomplie pendant la période iconoclaste : elle fut sûrement amorcée par les instigateurs de ce mouvement, les empereurs isauriens.

2. Illustré surtout par la politique des empereurs macédoniens et notamment du fondateur de cette dynastie : sur l'œuvre sociale de Basile Ier, cf. Génésios, Bonn, p. 126 ; Théophane continué, Bonn, p. 346-348 ; Cedrenus, Bonn, II, p. 202-204, etc.

3. Zepos, *Jus Graecoromanum*, t. II, p. 13-14.

4. Nicéphore, éd. de Boor, p. 76 ; et surtout Théophane, éd. de Boor, p. 443.

comme un soulagement pour les masses pauvres, « cette populace rustre » qui, au dire de Zônaras, ayant profité des mesures de Constantin V, rejoignit les rangs des iconoclastes[1]. De même l'abolition par Constantin VI de la taxe grevant la foire d'Éphèse doit être considérée comme une mesure en faveur des petits commerçants et des artisans, et par là des cultivateurs du sol[2]. Ces derniers ont été également favorisés par les mesures fiscales de Michel III, qui a aboli l'impôt du kapnikon dans les régions qui lui étaient fidèles pendant sa lutte contre le rebelle Thomas ; dans le reste de l'empire, il l'a diminué de moitié. Mesure extrêmement populaire favorisant surtout la population rurale : le kapnikon grevait les exploitants du sol[3].

La victoire des iconodoules, provisoire d'abord (avènement au trône d'Irène l'Athénienne), définitive ensuite (avènement de Théodora), donnera une autre orientation à la politique économique et sociale. Irène, unanimement louée par les sources de l'époque, a accordé de larges immunités aux habitants des villes, particulièrement aux armateurs et aux commerçants : elle a aboli les taxes « municipales » et les droits grevant le commerce et la navigation perçus aux deux grands postes douaniers d'Abydos et de Hiéron[4]. L'effacement, d'ailleurs provisoire, des iconodoules de la scène politique sera normalement suivi par la victoire de la tendance économique adverse, illustrée surtout par la politique de Nicéphore Ier, dont les fameuses « vexations » constituent à elles seules un nouveau programme social : les classes possédantes, armateurs, commerçants, propriétaires du sol (particulièrement les institutions pieuses), étaient directement visées[5]. Théophane, qui ne cache point son aversion pour cet empereur, trahit le

1. Zônaras, Bonn, III, p. 261 : συρφετώδης ὄχλος.

2. Théophane, de Boor, p. 469-470 : τό κωμμέρκιν τοῦ πανηγυρίου.

3. Théophane continué, Bonn, p. 54 ; sur la nature du kapnikon, cf. G. Ostrogorskij, Das Steuersystem im byz. Altertum und Mittelalter, dans *Byz.*, t. VI, 1930, p. 229-240 ; et P. Lemerle, Esquisse..., *Revue historique*, t. CCXIX, 1, 1958, p. 68, note 3.

4. Théophane, éd. de Boor, p. 475 : τοὺς πολιτικοὺς φόρους ἐκούφισε ; Thedori Studitae Epist., I, 6, *P. G.*, t. XCIX, col. 929 sq. ; F. Cumont, *Anecdota Bruxellensia*, I, Chroniques byzantines du ms. 11376, Gand, 1894, p. 27. Irène a également exempté l'île de Lesbos, par faveur envers saint Georges, cf. *Anal. Boll.*, t. XVIII, 1899, p. 250. Sur sa politique envers l'Église, cf. P. Lemerle, Esquisse..., *Revue historique*, t. CCXIX, 1, 1958, p. 68-69.

5. La neuvième « vexation » obligeait les armateurs d'Asie Mineure à acheter des terres à des prix fixés par l'État ; la huitième concernait l'achat des esclaves en dehors d'Abydos, les autres l'imposition du kapnikon aux parèques de l'Église, etc. Sur la politique sociale de Nicéphore, cf. P. Lemerle, Esquisse..., *Revue historique*, t. CCXIX, 1, 1958, p. 65 sq. ; et N. Christophilopoulos, *Mélanges K. Amantos*, Athènes.

sens de ses réformes : « Il a essayé, dit le chroniqueur iconodoule, d'anéantir les puissants et les riches, comme s'il voulait rendre aux pauvres leurs droits, bien que cela ne fût point son but[1]. » De pareilles critiques seront formulées plus tard à l'égard du dernier empereur iconoclaste, Théophile, dont pourtant la justice est devenue légendaire[2]. Par contre, les sources unanimes louent l'œuvre économique de Théodora l'iconodoule : elle avait largement doté les couvents, elle avait confisqué les biens des Pauliciens, issus du milieu paysan de Cappadoce, elle avait, enfin, enrichi la caisse impériale, résultat d'une politique d' « économie et de sagesse » caractéristique de l'esprit conservateur qui animait la restauratrice des images[3]. De toute façon, il est certain que la politique des empereurs iconoclastes, dont la réussite dépendait dans une grande mesure de l'appui et de la discipline d'une population durement éprouvée par les invasions et déchirée par les passions religieuses, a été entravée et combattue dès le début : l'esprit de justice sociale qui l'animait n'en a pas moins été reconnu quelquefois par ses pires ennemis[4].

De même que sa naissance, la mort de l'iconoclasme ne fut pas sans liens avec les attaques des Arabes contre l'Asie Mineure. Les Arabes ont exploité à leur profit les oppositions, plus accusées que jamais, entre les divers groupes ethniques, religieux et sociaux du pays : leurs succès compromettaient d'autant les résultats de la politique impériale. C'est ce que montrent l'attitude, face aux Arabes, des contingents recrutés parmi les peuplades barbares installées en Asie Mineure[5], l'appui apporté par les Arabes au rebelle Thomas qui se disait iconodoule[6] et était soutenu surtout par les éléments étrangers au

1. Théophane, éd. de Boor, p. 479. Pourtant le moine Théostèrictos, *Act. SS.*, April, I, p. xxix, appelle justement cet empereur : φιλόπτωχος.

2. Cf. *Acta SS.*, novembre, II, p. 358 ; *P. G.*, t. CXVI, col. 81 c., etc. Sur la réputation de Théophile le Juste, cf. Ch. Diehl, La légende de l'empereur Théophile, dans *Seminarium Kondakovianum*, t. IV, 1931, p. 33-37.

3. Cf. Théophane continué, Bonn, p. 172, 263 ; Zônaras, Bonn, III, p. 392-393 ; Génésios, Bonn, p. 90 ; sur sa politique envers les couvents, cf. Génésios, Bonn, p. 81 ; et sur les persécutions contre les Pauliciens, cf. là-dessous, p. 27.

4. Cf., par exemple, les remarques de Zônaras, Bonn, III, p. 283, sur la richesse de l'empire sous Léon III, de Théophane continué, Bonn, p. 253, sur la politique sage de Théophile, et d'Ignace sur celle de Nicéphore Ier, dans *Vita Nicephori*, éd. de Boor, p. 153.

5. Les Slaves et les Turcs ont collaboré avec les envahisseurs ; des mesures sévères ont été prises par Byzance contre eux : cf. là-dessus, p. 17, note 5.

6. Vita Theodori Studitae, Mai, *Patrum Nova Bibl.*, t. VII, 2, p. 365, et *P. G.*, t. 99, col. 317-320.

pays et par le « prolétariat » des villes [1], et le comportement, enfin, des iconoclastes après le recul et l'échec du mouvement. C'est sous cet angle qu'il faut juger la collaboration active des Pauliciens de Cappadoce avec les envahisseurs [2], devenue dangereuse pour Byzance surtout après les persécutions de ces hérétiques par l'impératrice iconodoule Théodora [3].

Ainsi, au lieu de chercher les traces incertaines d'une influence islamique sur les principes de l'iconoclasme, il serait plus juste de voir dans l'offensive arabe, obstinément combattue par des empereurs iconoclastes réputés pour leurs mérites militaires [4], une des principales causes : *primo*, du déclenchement de ce mouvement tendant à gagner à la cause de l'empire les populations micrasiatiques [5] ; *secondo*, de l'échec des Arabes à conquérir l'Asie Mineure, dont la population approuvant la politique iconoclaste resta fidèle à Byzance ; et *tertio*, de l'échec final de l'iconoclasme, les forces de ses partisans étant absorbées et épuisées par leur longue lutte contre les Arabes. La fin du mouvement iconoclaste et l'établissement de la paix orthodoxe coïncident du côté byzantin avec le transfert des guerres sur le territoire musulman et du côté arabe avec la désintégration du califat. Les divers émirs installés aux confins de l'Asie Mineure tenteront quelques raids,

1. Sur la révolte de Thomas, cf. A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, t. I, p. 22-49 ; E. Lipchits, Vosstanie Fomy Slavjanina i vizantijskoe krestjanstvo na grani viii-ix vv. (La révolte de Thomas le Slave et la paysannerie byzantine au seuil des viiie-ixe siècles), dans *Vestnik drevnej istorii*, 1939, no 1, et surtout M. Rajkovitch, O poreklou Tome, vodje oustanka 821-823 (Sur l'origine de Thomas, chef de la révolte de 821-823), dans *Zbornik radova Viz. Inst.*, 2, 1953, p. 33 sq., avec la bibliographie récente.

2. Sur le problème des Pauliciens, cf. A. Vasiliev, *op. cit.*, t. I, p. 227-235, avec analyse des sources et bibliographie. A noter que, malgré leur persécution par Théodora et leur anéantissement par Basile Ier, on trouve encore des Pauliciens dans la région en plein xe siècle : cf. J. Darrouzès, *Épistoliers...*, p. 275.

3. Cf. les travaux de H. Grégoire autour de Digénis Akritas, dans *Byz.*, t. V, 1929, p. 327-338 ; *ibid.*, t. VII, 1932, p. 287-302, 318-320 ; et surtout, du même, *Digénis Akritas* (en grec). New-York, 1942, *sub verbo* : παυληκιάνοι.

4. Léon III et Michel II, réputés généraux habiles et soldats courageux, avaient commencé leur carrière comme stratèges des grands thèmes d'Orient (les Anatoliques) ; ils se sont distingués dans les luttes contre les Arabes, qui ont voulu les attirer dans leurs rangs. Michel III a aussi laissé la renommée d'un vaillant soldat : cf. Théophane continué, Bonn, p. 374 ; et la réhabilitation de cet empereur par H. Grégoire, dans *Byz.*, t. V, 1929, p. 327 sq.

5. Une autre caractéristique de la politique micrasiatique des empereurs iconoclastes est leur œuvre de bâtisseurs : elle favorise l'Asie Mineure (Ancyre, Nicée), tandis que celle des empereurs iconodoules favorise l'Europe restée fidèle aux traditions de l'orthodoxie : cf. Théophane, de Boor, p. 471, 481 ; H. Grégoire, Inscriptions historiques, dans *Byz.*, t. IV, 1927, p. 437 sq. ; et, surtout, Samouel d'Ani, éd. Brosset, *Collection des Historiens arméniens*, t. II, p. 421.

par ailleurs sans importance [1], dans « le pays des Romains » ; ils seront vite obligés par les empereurs macédoniens à mener des guerres défensives sur leur propre territoire : une nouvelle ère dans les luttes et les relations arabo-byzantines, et dans l'histoire de l'Asie Mineure, commence.

Conclusion

L'Asie Mineure au lendemain des invasions arabes. Villes et campagnes.

La forme de guérilla qu'ont prise les invasions arabes en Asie Mineure permettait aux Arabes d'éterniser leur présence dans le pays et empêchait Byzance d'apporter, par une mobilisation massive pour une expédition importante, une solution définitive. Pour répondre à cette situation, l'empire, nous l'avons vu, fut obligé de changer son système de défense. Il a morcelé les grands commandements militaires (création de nouveaux thèmes) [2] et il a construit une véritable ligne de forteresses situées aux points stratégiques, contrôlant les routes d'invasion : le but était de réduire l'action des envahisseurs à une échelle locale, en les empêchant de poursuivre leur marche vers le littoral et de s'installer définitivement dans le pays envahi. La population des agglomérations, rurales ou urbaines, dépourvues de moyens de défense, cherchait normalement refuge dans l'enceinte des villes fortifiées [3]. De cet exode vers les forteresses résulte le renforcement démographique d'un nombre considérable de villes. Sans compter les grandes villes comme Nicée, Nicomédie, Prousse, Sardes, Pergame, Gangra, Ancyre, Césarée, Iconion, Attalée, Smyrne, Éphèse, etc., connues et

1. Des raids isolés continuent dans le xe siècle, avec quelques succès pour les Arabes dans la région de Charsianon (Cappadoce) : succès sans importance, auxquels met définitivement fin le domestique Jean Kourkouas (cf. surtout Théophane continué, Bonn, p. 426 sq.). Au sud, le Taurus devient une frontière organisée entre les deux ennemis ; les Arabes la franchissent, mais sans pouvoir s'installer à demeure dans les places fortes au delà des défilés (cf., là-dessus, M. Canard, *Histoire des H'amdanides...*, Alger, 1961, p. 714-862). Les Arabes se montrent plus obstinés dans leurs raids maritimes ; ils continueront avec succès un siècle encore : la reconquête de l'île de Crète par Phocas (961) permettra aux Byzantins d'exercer de nouveau un contrôle efficace dans la Mer Égée.

2. G. Ostrogorskij, *Histoire de l'empire byzantin*, Paris, 1956, p. 236-239 ; pour les thèmes du xe siècle, Hélène Glykatzi-Ahrweiler, Recherches sur l'administration aux ixe-xie siècles, *Bull. de Corresp. hell.*, t. LXXXIV, 1960, p. 46 sq.

3. Cf., par exemple, Théophane, de Boor, p. 452 ; Vie de saint Georges d'Amastris, éd. V. Vassilievskij, Saint-Pétersbourg, 1893, p. 36-37, etc.

importantes dans le passé (la plupart d'entre elles étaient sièges de métropoles); des villes auparavant modestes ont acquis maintenant une place notable dans les cadres administratifs et dans la vie économique et sociale du pays ; la plupart d'entre elles gardent cette place dans les périodes qui suivent les invasions arabes. Les meilleurs exemples sont fournis par les villes qui jalonnent les itinéraires des invasions, comme Amorion, Acroïnon, Dorylée, Euchaïta, Synada, Charsianon, Coloneia de Cappadoce, etc.[1], et par celles qui ont joué, soit en tant que centre de rassemblements militaires[2], soit en tant que forteresses importantes, un rôle considérable dans les événements militaires, comme Mélangina, Kaborkion, Aétos, Magidion, Opsikion, etc. : elles ont toutes été érigées au rang d'évêché. Aussi peut-on penser que les villes dotées maintenant d'un siège épiscopal, comme Philètos, Makrè, Zygos, Agia[3], etc., et celles qui se distinguent singulièrement pendant la période qui suit les invasions, comme Ochyrai, Philomélion, Polyboton, Chônai, Lampè, Chôma, Lopadion, et même Cotyaeion (elles ont toutes progressé dans la hiérarchie ecclésiastique pendant la période des invasions), doivent leur essor au rôle qu'elles ont pu jouer en tant que points stratégiques durant les conflits arabo-byzantins.

Un renforcement démographique se laisse aussi constater dans certaines régions tenues à l'écart des invasions, notamment le littoral pontique : le rôle que jouent pendant cette période les villes comme Héraclée, Amisos, Sinope, Amastris, Trébizonde[4] et plus tard Kastamonè, en témoigne. Même phénomène pour les villes fortifiées du littoral occidental : Adramytte, Smyrne, Éphèse, Milet, Attalée ont maintenu,

1. Voir notre Carte des routes d'invasions.

2. Choisis comme ἄπληκτα (camps retranchés) de l'armée byzantine ; cf. J. Bury, The Ἄπληκτα of Asia Minor, text of older date than Constantin VII, dans *Byzantion*, t. II, 1911, p. 216-127 (les conclusions de ce travail sont à réviser sur plusieurs points).

3. Elles sont mentionnées comme évêchés seulement dans les listes épiscopales n[os] 3, 10, 13, des Noticiae de Parthey (cf. *Hieroclis Synecdemus et Notitiae Episcopatum*, Berlin, 1866). D'autres restent inconnues des noticiae, comme Zygos (Vita S. Petri d'Atroa, éd. V. Laurent, p. 81), Manginos (M.-M., t. VI, p. 13), Skeugenè (Zepos, *Jus Graecoromanum*, t. IV, p. 147), Limnai (M.-M., t. VI, p. 153), etc.

4. Sur l'importance de Trébizonde, cf. la Vie de saint Georges d'Amastris, p. 43-45, et, surtout, Ibn-Hauqal, dans A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, t. II, Bruxelles, 1950, p. 414. D'autres villes, modestes auparavant, comme Kerasous et Rizaion, sont maintenant érigées en archevêchés (cf. Zepos, *Jus Graecoromanum*, t. I, p. 204 ; et Parthey, *op. cit.*, notitia, n° 4, l. 59). Amastris est devenue archevêché dans le IX[e] siècle : Vie de saint Georges d'Amastris, éd. V. Vassilievskij, p. 30.

et même renforcé, en tout cas Attalée[1], l'effectif de leur population, contrairement à d'autres villes côtières de cette région qui, n'étant pas munies d'un système de défense, ont péri sous les attaques de la flotte arabe (telles Lébédos, Téos, Erythrai, Myrina, etc.)[2].

On peut donc dire que la dévastation de la campagne eut comme conséquence le renforcement de certaines villes, qui présentaient des garanties de résistance efficace aux envahisseurs. Ces villes fortifiées, mentionnées souvent comme citadelles (kastra)[3], points d'attraction pour la population d'alentour, se transforment, dès que la situation militaire le permet, en centres économiques et administratifs. Enceinte fortifiée, marché régional, capitale d'un district (militaire ou civil), voilà les traits que la ville de l'Asie Mineure acquiert maintenant : ils la distinguent nettement de la ville de l'époque précédente, qui, par ses structures administratives (municipales), sociales, intellectuelles et même architecturales, était plus proche de la cité antique[4].

Un grand nombre de villes, florissantes durant l'époque précédente, ont décliné à la suite des invasions arabes. Dépourvues de moyens de défense, elles furent désertées par leur population, qui se réfugia dans les places fortes ou se dispersa dans les campagnes, de préférence les régions montagneuses. Elles perdent petit à petit leur caractère urbain, si elles ne disparaissent pas entièrement, se transformant en modestes bourgades. Ainsi les sources des époques postérieures mentionnent

1. Attalée devient le centre le plus important de la Méditerranée orientale pour le commerce maritime ; les témoignages des sources sont sur ce point particulièrement riches : cf., à titre d'exemple, *Act. SS.*, novembre, IV, p. 635 ; G. Anrich, *Hagios Nicolaos*, Leipzig-Berlin, t. I, p. 415 ; Vita S. Antonii Junioris, éd. Papadopoulos-Kérameus, p. 193 ; Vie de saint Athanase de l'Athos, éd. L. Petit, p. 46 ; Ibn-Hauqal, *loc. cit.*, p. 414, etc. Sur la place des villes de l'Asie Mineure pendant le Haut Moyen Age, cf. G. Ostrogorskij, Byzantine Cities in the early middle ages, dans *Dumbarton Oaks Papers*, t. XIII, 1957, p. 62 sq., où une large place est donnée à l'analyse du travail de A. P. Každan, Vizantijskie goroda v 7-9 vek., dans *Sovetskaja Archeologija*, t. XXI, 1943, p. 164-183.

2. Certaines villes de l'Asie Mineure occidentale retrouvent leur importance sous l'empire de Nicée, réfugié sur cette partie de l'empire byzantin ; les exemples de Magnésie du Méandre, de Tralles, de Mylasa, de Nymphée, et même de Smyrne et de Pergame, sont les plus frappants.

3. Attalée, Milet, Éphèse, Nicée, Synada, Nicomédie, Smyrne, Amorion, etc., sont souvent appelées kastra.

4. En effet, la ville protobyzantine d'Asie Mineure était proche par ses structures de la ville hellénistique : agglomération urbaine avec ses monuments, bains, théâtres, etc., dotée d'un statut d'administration municipale en vigueur sur un territoire précis, circonscription d'étendue souvent modeste. Sur les villes de cette sorte, florissantes encore sous Tibère, cf. Zepos, *Jus Graecoromanum*, t. I, p. 9 sq. ; et le travail important de A. M. Jones, *The Greek City*, Oxford, 1940, p. 259-304 (Monuments de la cité).

Tibérioupolis de Phrygie, Philadelpheia d'Isaurie et Héraclée de Latmos, comme de simples villages, et Lebedos et même Priène comme des lieuxdits[1], exemples qui peuvent facilement être multipliés. En effet, une simple comparaison des listes épiscopales, reflétant dans leur ensemble la situation de l'époque précédant les invasions, avec les renseignements des sources postérieures, confirme la disparition ou la décadence d'un nombre considérable de villes : le silence des sources postérieures aux invasions en fournit le meilleur indice[2]. En outre, l'état même dans lequel nous sont parvenues les listes épiscopales des époques tardives confirme cette conclusion : elles continuent de mentionner des villes-évêchés sans tenir compte de leur état actuel, mais la déformation de leurs noms, les fréquentes mentions de « tel évêché c'est-à-dire tel », trahissant le déclin de la première ville épiscopale remplacée par la seconde, prouvent la décadence d'un grand nombre de villes auparavant dotées d'un siège épiscopal[3]. Ce phénomène constitue une des principales causes du renforcement du caractère rural[4] de certaines régions de l'Asie Mineure, et tout particulièrement du littoral occidental, où un dense réseau urbain existait depuis l'époque hellénistique[5]. De la multitude de villes mentionnées dans cette région par Hiéroclès dans son Synekdèmos[6], seuls les grands ports et les centres économiques et administratifs ont continué à exister, aux dépens quelquefois de villes qui naguère étaient leurs rivales.

Ainsi sous l'influence des invasions arabes l'Asie Mineure acquiert pour la première fois une uniformité dans son aspect rural et urbain,

1. Sur Tibérioupolis, cf. Du Cange, *Glossarium...*, *sub verbo* δάνδον. Sur Lebedos, *Act. SS.*, novembre, III, p. 651 ; sur Héraclée de Latmos, *Anal. Boll.*, t. XI, 1892, p. 32-33 ; sur Philadelpheia parva, Correspondance de Psellos, éd. Sathas, *Mesaiônikè Bibl.*, t. V, n° 180, p. 450 ; sur Priène, M.-M., t. VI, p. 14.

2. Cela n'est pas le cas pour les sources antérieures aux invasions arabes ; dans le récit de la vie de saint Théodore Sykéôtès, qui a vécu sous le règne d'Héraclius, il est question de plus de dix villes-évêchés : cf. *Bibliotheca Hagiographica Graeca*³, t. II, Bruxelles, 1957, n° 1748. Signalons encore que les mentions d'évêques titulaires d'évêchés suffragants ne peuvent pas être considérées comme une preuve indiscutable de l'existence de la ville en question, étant donné que plusieurs de ces évêques résident en dehors de leur diocèse, tombé en décadence : tel un évêque des Tralles qui, au XIe siècle, résidait à Éphèse où il exerçait la fonction d'économe de cette métropole (cf. *Act. SS.*, novembre, III, p. 686).

3. Cf. sur ce point les remarques de G. Ostrogorskij, Byzantine Cities..., dans *Dumbarton Oaks Papers*, t. XIII, 1957, p. 52 sq., et de W. Ramsay, *Phrygian orthodox and heretics, 400-800 A. D.*, dans *Byz.*, t. VI, 1931, p. 18 sq.

4. G. Ostrogorskij, Byzantine Cities..., p. 65.

5. Sur les villes du littoral, cf. plus haut, p. 12, note 2.

6. E. Honigmann, *Le Synekdèmos d'Hieroklès et l'opuscule géographique de Georges de Chypre*, Bruxelles, 1939.

et par là culturel et social : le littoral occidental se ruralise, tandis que l'intérieur, particulièrement la Phrygie et la Cappadoce, où l'élément rural était extrêmement dense pendant l'époque précédente, voit surgir sur son sol de grandes villes : situées sur la route qui unissait Constantinople aux frontières orientales, elles rivalisent maintenant en importance économique avec les villes côtières. Disons pour conclure que les invasions arabes en Asie Mineure sont à l'origine de deux mouvements démographiques et sociaux simultanés, mais d'apparence contradictoire : renforcement d'une série de villes qui prennent un caractère de ville médiévale (citadelle, marché régional) ; renforcement du caractère rural du pays à la suite du déclin des autres villes, qui, pour diverses raisons, n'avaient pu acquérir les caractères nouveaux. Deux aspects du phénomène qui, dans l'histoire de l'Asie Mineure, marque la fin de l'Antiquité et le début du Moyen Age.

Hélène AHRWEILER.
